

## Ciné-Bulles

### Une cinéaste et le cinéma : Agnès Varda

Michel Coulombe

---

Volume 14, numéro 2, été 1995

URI : [id.erudit.org/iderudit/33793ac](http://id.erudit.org/iderudit/33793ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Coulombe, M. (1995). Une cinéaste et le cinéma : Agnès Varda. *Ciné-Bulles*, 14(2), 4-6.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## Une cinéaste et le cinéma

par Michel Coulombe

Filmographie  
d'Agnès Varda:

- 1954: *la Pointe courte*  
1957: *Ô Saisons, Ô Châteaux* (c.m.)  
1958: *l'Opéra-Mouffe* (c.m.)  
1958: *Du côté de la côte* (c.m.)  
1959: *la Cocotte d'Azur* (c.m.)  
1961: *Cléo de 5 à 7*  
1964: *le Bonheur*  
1966: *les Créatures*  
1966: *Elsa la rose* (c.m.)  
1967: *Uncle Janco* (c.m.)  
1968: *Black Panthers* (c.m.)  
1969: *Lions Love*  
1970: *Nausicaa*  
1975: *Daguerréotypes*  
1975: *Réponse de femmes* (c.m.)  
1976: *l'Une chante l'autre pas*  
1976: *Plaisir d'amour en Iran* (c.m.)  
1980: *Mur Murs*  
1981: *Documenteur*  
1982: *Ulysse* (c.m.)  
1982: *Une minute pour une image* (c.m.)  
1984: *les Dites cariatides* (c.m.)  
1984: *7 p., cuis., s. de b.* (c.m.)  
1985: *Sans toit ni loi*  
1986: *T'as de beaux escaliers, tu sais* (c.m.)  
1988: *Jane B. par Agnès V.*  
1988: *Kung-Fu Master*  
1990: *Jacquot de Nantes*  
1992: *les Demoiselles ont eu 25 ans*  
1993-1995: *l'Univers de Jacques Demy*  
1994: *les 100 et 1 Nuits*

Films d'Agnès Varda  
disponibles sur vidéo:

- 1977: *l'Une chante l'autre pas*  
1985: *Sans toit ni loi*  
1988: *Jane B. par Agnès V.*  
1988: *Kung-Fu Master*

Le cinéma a 100 ans. Dans plusieurs pays, les célébrations se bousculent, et plus particulièrement en France, comme si, en des temps difficiles, pour se rassurer, on avait voulu y rappeler par tous les moyens le rôle historique du pays et nourrir la légende de ses inventeurs aussi bien que de ses cinéastes. Au nom de cet anniversaire, on aura donc produit le pire comme le meilleur. Au rayon des mauvaises idées et des résultats douteux, le plus récent film d'Agnès Varda, **les 100 et 1 Nuits**, occupe une place de choix. Certains qui, de toute évidence, confondent bonne cause et réussite, l'ont tout de même accueilli avec enthousiasme.

Agnès Varda a imaginé un Simon Cinéma (Michel Piccoli) centenaire, à la fois symbole et porteur de l'histoire du siècle. L'homme, qui s'approprie sans complexe toute l'histoire du cinéma, reçoit régulièrement la visite d'une jeune femme qui, en principe, doit égayer sa retraite en lui parlant du septième art. Autant dire de lui. Il aura tôt fait de prouver qu'il peut très bien se passer d'elle (n'a-t-il pas la compagnie de son ami Marcello Mastroianni et la visite du gratin du cinéma mondial?), comme d'ailleurs nous de lui.

Tout sonne faux dans ce film, à commencer par le titre qui pourrait laisser croire à quelque version cinéphilique des fables nocturnes de Schéhérazade. Piccoli compose un centenaire aussi peu crédible que détestable, où, dans la plus grande confusion, on va jusqu'à l'identifier à l'acteur du **Mépris** (ne ressemble-t-il pas à Piccoli?). Les jeunes qui l'entourent, et qui, cela va de soi, veulent tourner leur propre film, paraissent plus faux que les décors carton pâte des pires péplums. Le décor justement a tout pour exaspérer le spectateur le plus distrait, tellement s'y succèdent sans finesse ni répétition une légion d'affiches et de médaillons à l'effigie de l'un et de l'autre, comme autant d'hommages à la sauvette qui s'empilent et s'annulent. Les stars, quant à elles, viennent faire un petit tour de piste au nom de l'amitié et

même le cinéophile le plus sincère en arrive rapidement à se chagriner de voir les Catherine Deneuve, Jean-Paul Belmondo, Robert De Niro, Alain Delon, Sandrine Bonnaire, Gérard Depardieu, Harrison Ford et compagnie faire la file comme chez le boucher pour débiter ensuite un flot de banalités. Ceux qui estimaient que **Prêt-à-porter** ressemblait plus à un défilé de vedettes qu'à un film sur les coulisses des défilés de mode voudront, repentis, citer désormais Robert Altman en exemple. Tous tiennent leur propre rôle, sauf Jean-Claude Brialy, histoire probablement de brouiller les conventions et d'exaspérer les quelques personnes qui auraient encore gardé tout leur calme.

Les jeux de mots volent si bas qu'on se demande constamment si on a bien entendu. Et il faut avoir vu apparaître les fantômes de Louis et Auguste Lumière couverts de jeux de lumière (Lumière, lumière...) pour prendre toute la mesure du désastre. En fait, chaque fois que le spectateur croit que la cinéaste a atteint des sommets de ridicule, elle repousse encore les limites du mauvais goût. Elle atteint un paroxysme lorsqu'à la fin du film elle traîne son moribond centenaire en Californie, vissé à sa chaise roulante, parmi les Harrison Ford, Leonardo DiCaprio et autres gloires locales qui, on s'en doute, n'en ont absolument rien à faire. Le malaise est palpable et on se demande s'il faut y voir l'image du cinéma français, jambes coupées, aux pieds du géant américain cherchant en vain à lui rappeler qu'il appartient à la même famille alors que ce dernier, insouciant, le regard hautain, n'aperçoit même pas son interlocuteur, misérable lilliputien. Jamais cinéaste n'aura si bien incarné, quoique involontairement, le drame des cinémas nationaux. Belle façon, vraiment, de célébrer le centenaire du septième art!

Curieusement, tout juste avant de se lancer dans cette aventure désastreuse, Varda avait abordé le cinéma dans un livre autobiographique, **Varda par Agnès** (le titre renvoie à celui d'un de ses films, le faux portrait d'une actrice, **Jane B. par Agnès V.**), et obtenu des résultats des plus stimulants. Peut-être parce qu'il y a plus de vérité dans la démarche d'une cinéaste qui raconte ses films, et donc sa vie, que dans celle, opportuniste quoiqu'elle s'en défende avec la dernière énergie, d'une cinéophile qui, au moment de souffler les bougies du centenaire, souhaite rendre hommage au Cinéma. Celui avec une majuscule, qui n'existe, oh paradoxe!, que dans les livres.

Agnès Varda, écrivaine, affiche une rassurante modestie: «Je suis fière d'écrire un livre et qu'il soit

publié. J'ai tant d'admiration pour les écrivains que l'idée de les rejoindre dans d'éventuelles bibliothèques m'emplit de confusion joyeuse.» Elle ajoute: «Tout ce livre est un combat pour pactiser avec cette mémoire souvent muette. Il me semble jouer du piano sur une table où sont dessinées des touches blanches et noires. On peut toujours s'exercer mais aucun son ne correspond aux mouvements des doigts. Ce piano des pauvres ressemble à ma mémoire.»

Qu'elle se rassure, sa vilaine mémoire n'est pas un puits sec. Au contraire. Ludique et sincère, la cinéaste plonge dans son œuvre, soit 40 ans de cinéma, en commençant par un surprenant abécédaire où elle donne libre cours à son goût avoué pour les jeux de mots («Z comme Zamis, Zinconnus, Zoubliés, Zabsents et Zombies»). Il y est question, entre autres, de Catherine Deneuve, de Gérard Philipe, de Jean-Luc Godard et, bien sûr, de Jacques Demy auquel elle rend hommage à plusieurs occasions, sans chercher à faire croire qu'elle a vécu à ses côtés un bonheur sans nuages. Ces dernières années, elle a tout de même consacré un film à la jeunesse du réalisateur des **Parapluies de Cherbourg**, **Jacquot de Nantes**, un autre à l'anniversaire des **Demoiselles de Rochefort**, les **Demoiselles ont eu 25 ans**, et un dernier à son cinéma, **l'Univers de Jacques Demy**.

Puis, celle qui affirme: «Je me veux un auteur sans certitudes», passe ses films en revue. Avec méthode, mais sans application forcée. Elle rappelle d'abord à quel point elle connaissait peu le cinéma lorsqu'elle a entrepris le tournage de **la Pointe courte** en 1954. Le film, interprété par Philippe Noiret et Silvia Monfort, a été monté par Alain Resnais. Puis, elle fait revivre l'aventure, déterminante pour sa carrière, de **Cléo de 5 à 7**, présenté au Festival international du film de Cannes. Des années plus tard, la réalisatrice rencontrera plus d'une fois la très médiatique Madonna, intéressée à se faire l'interprète d'un *remake*. La cinéaste ne trouve que bien peu à dire sur **l'Une chante l'autre pas**, un film dans l'air du temps qui a accompagné son militantisme en faveur de la contraception. Le souvenir de **Sans toit ni loi** l'inspire davantage, et elle reconstitue le fil des recherches qui ont permis d'asseoir la vérité de ce film. Le portrait de cette jeune femme sans attaches, Mona, qui avance vers la mort, rappelle d'ailleurs l'itinéraire de Cléo, de 5 à 7. Varda éclaire aussi ses séjours américains, dont il ne reste que peu de traces dans son œuvre puisque les producteurs américains lui refusaient, comme d'ailleurs à tous ses collègues, le contrôle de la coupe finale.



Agnès Varda (Photo: Véro Boncompagni)

# Images du centenaire

## Les 100 et 1 nuits

35 mm / coul. / 125 min /  
1995 / fict. / France-  
Royaume-Uni

Réal. et scén.: Agnès Varda

Image: Éric Gautier

Son: Jean-Pierre Duret et  
Henri Morelle

Montage: Hugues Darmois

Prod.: Dominique Vignet -  
Ciné-Tamaris (Paris) et  
Jeremy Thomas - Recorded  
Picture Cy Ltd. (Londres)

Dist.: Astral Films

Int.: Michel Piccoli, Marcello  
Mastroianni, Henri Garcin,  
Julie Gayet, Mathieu Demy,  
Emmanuel Salinger... et  
quelques visiteurs notoires

Agnès Varda, *Varda par  
Agnès*, Paris, Editions Cahiers  
du cinéma, 1994, 285 p.

## C comme Cinécriture

«J'ai lancé ce mot et maintenant je m'en sers pour indiquer le travail d'un cinéaste. Il renvoie à leurs cases le travail du scénariste qui écrit sans tourner et celui du réalisateur qui fait sa mise en scène. Cela peut être la même personne mais la confusion persiste souvent. J'en ai tellement assez d'entendre: "C'est un film bien écrit", sachant que le compliment est pour le scénario et pour les dialogues. Un film bien écrit est également bien tourné, les acteurs sont bien choisis, les lieux aussi. Le découpage, les mouvements, les points de vue, le rythme du tournage et du montage ont été sentis et pensés comme les choix d'un écrivain, phrases denses ou pas, type de mots, fréquence des adverbies, alignés, parenthèses, chapitres continuant le sens du récit ou le contrariant, etc. En écriture c'est le style. Au cinéma, le style c'est la cinécriture.»  
(Agnès Varda)



Varda parle aussi de la photographie, son premier métier, lequel lui a notamment permis de travailler auprès de Jean Vilar dans les années 50. Elle évoque également, sans insistance toutefois, la place des femmes au cinéma, elle qui se trouvait bien seule au sein de la bande de la Nouvelle Vague, et que n'encourageait aucunement Anatole Dauman. Au fil des pages, tout en se moquant du jeu du *name dropping*, elle fait connaître le secret d'Aragon, parle de Jim Morrison et de Simone Signoret, de Gregory Peck jugé ennuyeux comme la pluie et de Vanessa Redgrave qui devait tenir un double rôle dans une version précédente de *l'Une chante l'autre pas*. Elle dresse aussi l'inventaire minutieux de tous ces projets de films qu'il lui a fallu abandonner (dont un tournage mettant en vedette Gérard Depardieu entrepris en 1966 et une adaptation de la comédie musicale *Hair*). Elle constate aussi que ses films vont souvent par deux (*Mur Murs* et *Documenteur*, *Jane B. par Agnès V.* et *Kung-Fu Master*).

*Varda par Agnès* est beaucoup plus qu'un de ces livres sur le cinéma où quelques photographies viennent distraire le lecteur après 150 pages de texte serré. Dans ce livre, la mise en pages, exemplaire, est aussi soignée que dans les petits ouvrages de référence de

la collection Découvertes Gallimard, en mieux parce que le livre, publié par les Cahiers de cinéma, est de plus grandes dimensions. Une filmographie constituée par Bernard Bastide, complétée par des propos d'Agnès Varda et des extraits critiques, fait de cet ouvrage un précieux document de référence.

Les quelques répétitions que compte le livre laissent croire que l'auteure, qui a le sens de la formule (les «critiques, comme on les appelle même quand ils apprécient»), n'encourage pas une lecture continue. Cela explique peut-être pourquoi le livre ne trouve pas de conclusion, mais donne plutôt l'impression que son auteure, qui craindrait de n'avoir pas tout dit, ne sait tout simplement pas imprimer le point final. Malgré tout, même s'il annonce la production des *100 et 1 Nuits* (c'était écrit, admettront les plus résignés...), *Varda par Agnès* est admirable puisqu'il procure une connaissance immédiate de l'œuvre de la cinéaste sans s'adresser exclusivement, comme trop de publications françaises, à ceux qui la possèdent par cœur. On se prend à souhaiter que d'autres réalisateurs prennent ce bilan des années Varda pour modèle. Que les cinéastes se le disent: tout plutôt que de faire revivre à l'écran l'ignoble Simon Cinéma... ■